

*Images verbales***Deux cartes postales textuelles d'André Gide***par Jean-Pierre Paulhac*

« Les chefs viennent d'assez loin à notre rencontre avec trois tam-tams frappés par un vieux hors d'usage et des enfants. Puis, un peu avant Dokundja, réception par les femmes et les mioches : vociférations suraiguës, chants, trémoussements frénétiques. Les plus vieilles sont les plus forcenées ; et ce gigotement saugrenu des dames mûres est assez pénible. Toutes ont à la main des palmes, et de grandes branches avec lesquelles elles nous éventent ou balaient le sol que nous allons fouler. Très "entrée à Jérusalem". Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une feuille (ou un chiffon) cache-sexe dont la tige, passant entre les fesses, rejoint par derrière la ficelle qui sert de ceinture. Et certaines portent, par-derrière, un gros coussinet de feuilles fraîches, ou sèches, pas beaucoup plus ridicule après tout que le "pouf" ou tournure à la mode vers 1880. Mais dans le dernier village où nous nous arrêtons, elles sont, en plus, toutes parées de lianes. »

**André Gide, Voyage au Congo** (chap. 4, 1<sup>er</sup> novembre - Collection Folio, Gallimard, p.119)

« Hier soir, sur notre demande, il y avait eu un vaste tam-tam. L'affluence croissait d'instant en instant. D'abord, rien que des enfants ; puis bientôt tous s'en sont mêlés. Cela commença de notre retour de Pouss, et, du train dont ils y vont, on comprend que ça ne pourra pas durer longtemps. Plus rien de commun avec le lent ou morne monôme ou ronde, où certains coloniaux prétendent voir mimer des gestes sexuels, et qui, affirment-ils, se termine toujours en orgie. C'est net, précis, rythmé, comme leurs demeures, comme tout ce que je connais des Massa. Et varié. D'abord une marche très accentuée, un pied, puis l'autre, le talon frappant le sol d'une attaque brève qui secoue très fort les crotales que les femmes attachent au-dessus du mollet. Aucune mollesse. Filles et garçons forment deux monômes séparés évoluant l'un en reflet de l'autre.

J'ai dit "crotale" par simplicité ; en réalité ce sont des cornets de jonc treillissé, fermés à la pointe par une natte de fil. La base du cornet est reliée à un disque de bois mince et sonore sur lequel retombent à chaque secousse une poignée de petits graviers encagés. Ce cornet est de proportions à épouser exactement le gras du mollet sur lequel il s'applique. C'est un travail charmant, aussi net que la vannerie japonaise.

La danse s'est animée en changeant d'air. Au clair de lune ce lyrisme devient frénétique, démoniaque. Certaines femmes ont l'air possédées. Une vieille exécute de son côté un solo dans une petite cour. Elle se démène, gesticule, selon le rythme du tam-tam ; un instant se joint à la ronde, puis, tout à coup, cédant au transport, repart dans un espace vide, tombe et continue à danser sur ses genoux. Une toute jeune fille se sépare presque au même moment de la ronde, comme une pierre échappe à la fronde, fait trois bonds en arrière et roule dans la poussière comme un sac. J'attends les secousses, la crise d'hystérie ; mais non : ce n'est plus qu'une masse insensible, sur laquelle je me penche, doutant même si le cœur bat encore, car on ne la voit plus respirer. Un petit cercle se forme ; deux vieux se penchent et font des passes au-dessus d'elle en hurlant je ne sais quels appels ; auxquels elle ne répond point. Mais le tam-tam semble la réveiller ; la voici soudain qui se ranime ; pourtant elle est sans forces, elle se traîne et danse en se traînant, puis retombe définitivement sur le flanc, les bras étendus, les jambes à demi repliées, dans une pose exquise - d'où plus rien ne peut la tirer. Depuis la scène d'exorcisme chez les juives de Biskra que j'ai racontée dans mes feuilles de route<sup>1</sup>, je n'ai rien vu de plus bizarre, ni de plus terrifiant. »

**André Gide, Retour du Tchad** (chap. 1, Mala. - Collection Folio, Gallimard, pp. 312-314)

<sup>1</sup> V. *Amyntas* [livre paru en 1906, rassemblant des notes de voyage en Afrique du Nord – réédité en collection Folio].

## Au-delà du cliché : la quête de l'humain

Le récit d'André Gide, *Voyage au Congo* suivi du *Retour du Tchad*<sup>2</sup>, est essentiellement connu du public par son retentissement : la critique de la politique coloniale et le comportement de certains administrateurs ou entrepreneurs blancs sous les tropiques. On oublie souvent qu'il s'agit, avant tout, d'un superbe récit de voyage et de découverte, partagée avec le lecteur, d'un monde, en grande partie, inconnu. Ou, du moins, trop connu dans ses représentations stéréotypées telles qu'ont pu le faire apparaître les images officielles des magazines ou encore les expositions coloniales.

Gide va vers l'Afrique avec un regard neuf, complètement dénué d'arrière-pensée. Son récit de voyage ne laisse rien de côté et sait à la fois décrire les paysages, les villages, les hommes, leurs travaux, leurs pratiques culturelles.

Ce qui me paraît le plus intéressant, ce sont les nombreuses descriptions de danses. Les deux scènes que je vous propose me semblent parfaitement incarner la vision du voyageur. Gide, spectateur, se reconnaît le droit de juger, de dire ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas, il est face au spectacle en homme libre.

C'est le cas du premier texte. La description est sans concession, « *vociférations, trémoussements, gigotement* », les adjectifs assez impitoyables « *frénétiques, forcenés, pénibles* », l'ironie vient souligner le grotesque de la scène « *très "entrée à Jérusalem"* ». L'œil est sans concession, mais ne s'apitoie pas sur la condition des villageois, et trouve même des parentés de ridicule entre les « *coussinets* » des Africaines et le « *pouf* » à la mode chez nous au XIX<sup>e</sup> siècle. Gide photographie par sa description précise la scène de danse, en s'arrangeant pour en faire comprendre au lecteur l'aspect assez médiocre, mais le jugement n'émane pas du « *photographe* », il le donne à penser à celui qui le lit.

Dans le second, au contraire, l'auteur sait mettre en scène la vivacité, le tempo de la danse. Là encore avec un luxe de descriptions précises, jusque dans le rythme des phrases, parfois très courtes ou, au contraire, très développées, suivant en cela les mouvements, les « *passes* », des Massa. Ce qui est intéressant c'est aussi de remarquer, au passage, comment l'auteur en profite pour égratigner les préjugés des Blancs d'Afrique : « *...certains coloniaux prétendent voir mimer des gestes sexuels, et qui, affirment-ils, se termine toujours en orgie* ». On retrouve là le Gide qui ne peut se contenter de ce qu'on lui dit et veut dénicher la vérité au plus près, veut s'écarter le plus possible du stéréotype pour débusquer le vrai, l'authentique. Autre point à noter, la comparaison entre les tissages des Massa et la « *vannerie japonaise* ». Là encore, le constat qu'aucune culture n'est supérieure à l'autre : il existe entre chacune des correspondances par les savoir-faire et les pratiques. L'exorcisme n'est pas non plus l'apanage du monde noir, puisque l'auteur rappelle ses souvenirs vécus à Biskra, au cours d'un autre voyage.

Gide n'est jamais dans la situation du Blanc qui observe depuis sa hauteur avec, ancrée en lui, la certitude d'être d'une civilisation supérieure. Il n'est pas non plus dans la compassion de celui qui regarde avec pitié la misère et le dénuement dans lesquels survivent ces peuples. L'auteur se situe face à autrui à une simple distance humaine, dans la conscience des différences mais dans la simple vérité humaine. Il échappe aux sur-représentations et cherche, au-delà des cultures différentes, ce qui appartient à l'humain, et, ainsi, met en pratique, avant l'heure, ce que Fanon écrira plus tard : « *Qu'il me soit permis de découvrir et vouloir l'homme, où qu'il se trouve* ».

Oserais-je dire, pour conclure, que nos essayistes contemporains quand ils parlent de l'Afrique ont bien du mal à sortir des schémas pré-établis, sans doute parce qu'ils ne peuvent se départir d'un certain sentiment de supériorité qui, le plus souvent, les pousse à une coupable compassion, ce que l'on pourrait appeler, pour faire référence à l'actualité, "le syndrome Arche de Zoé".

<sup>2</sup> Parus respectivement en 1927 et 1928 chez Gallimard-NRF, à Paris :

- *Voyage au Congo. Carnets de route.* (in-8°, 249 p., 3 cartes h-t).

- *Le Retour du Tchad. Suite du Voyage au Congo. Carnets de route.* (in 8°, 252 p., 4 cartes h-t).

Une édition de luxe, illustrée par des photos de Marc Allégret, compagnon de Gide, fut publiée en 1929, toujours par Gallimard-NRF : *Voyage au Congo suivi de Retour du Tchad illustré de 64 photographies de Marc Allégret.* (grand in-4°, 304 p., 64 photographies et 4 cartes h-t). Les photographies sont visibles (actuellement) sur le site internet <http://www.aaoarts.com/afrique/voyage/index.html>

Le film de Marc Allégret, *Voyage au Congo*, a été édité en Dvd par la BPI du Centre Pompidou (prêt en bibliothèque).